

*Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage,
jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été
tiré: car vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre.*

Bible de Sacy, Genèse, 3:19

LE CŒUR BAT, songe Henk van Doorn alors qu'il se réveille, et le sang coule. À la réflexion, il s'agit de la chose la plus sensée que l'on puisse dire sur le sujet.

Une pensée curieuse, improbable, pour débiter la journée et escorter le retour à la conscience ; au moins, c'est un début qui suggère ce que tout début se doit de suggérer : une suite. En même temps que cette première pensée se présentent certaines données : l'espace dans lequel Henk se trouve (sa chambre), la temporalité (entre huit et neuf heures du matin) et le temps qu'il fait (ensoleillé). Elles ne s'avancent pas de bon cœur. Traînent les pieds comme des ados qui viennent de se réveiller et font la tronche au petit déjeuner, l'air renfrogné, offensés de se voir refourguer une journée de plus. Ces données, Henk, encore lourd et indolent sur le matelas, les observe à distance : on est samedi ; hier soir, Canaille n'avait pas l'air dans son assiette, peut-être a-t-il mangé quelque chose d'avarié ; il va lui falloir appeler sa nièce Rosa dont c'est aujourd'hui l'anniversaire. La quantité d'informations

augmente à mesure que s'éveille la conscience de Henk et l'homme qu'il est. Henk van Doorn, infirmier en soins intensifs, cinquante-six ans.

Jetant un œil sur le réveil, il découvre que les informations recueillies ne sont pas toutes fiables : il est à peine six heures passées. Cela soulève la question de savoir s'il va se tourner, refermer les yeux, et ainsi les évacuer dans un nouveau sommeil. Idée séduisante, mais il est trop tard. Alors qu'il a déjà engrangé une masse critique d'informations, d'autres arrivent de tous les côtés, plus alertes que les précédentes, non plus à l'image d'ados endormis, plutôt sur le modèle des génisses qu'il a vues dans le pré voici quelques jours et qui les ont suivis, lui et Canaille, le long de la clôture, excitées, déchaînées, jusqu'à ce qu'il fasse un pas dans leur direction, *meuh*, et qu'ensemble elles reculent avant de le fixer, à quelques mètres de distance, formant un demi-cercle de museaux mouillés et d'yeux rêveurs – un peu à la manière des données qui observent ce qu'il est et qui il est, cet homme encore immobile dans son lit.

Le cœur bat, Henk l'entend de nouveau, et le sang coule. Il se rend compte que cette pensée est un reliquat de la conversation qu'il a eue la veille au soir à la fin de son service, avec une collègue, une jeune femme embauchée depuis peu dont il a oublié le prénom. Ils parlaient des significations que l'on attribue au cœur : l'organe qui renferme des secrets ; que l'on peut presser contre soi ; qui déborde parfois d'amour, mais qui, dans d'autres cas, reste d'une froideur à faire peur. Un

tissu de conneries, a-t-elle dit sur un ton décidé qu'il n'a pas trouvé sympathique. Conneries. Le cœur est une pompe. Il bat, le sang coule, c'est tout.

Voici que Henk se met en mouvement. Il bascule sur le dos et s'étire. La lumière du soleil afflue dans la chambre, montrant avec exubérance qu'on est en été. En juillet, pour être précis. En pleines semaines de canicule, de « la petite chienne ». Depuis des jours règne une chaleur accablante; flétries, les frondaisons pendillent aux arbres qui, abrutis par ces températures, bordent silencieusement la rue; les gens étant en vacances, chaussées, trottoirs et magasins donnent l'impression d'être désertés. Henk, lui, n'est pas en vacances car il n'a personne avec qui partir et la simple perspective d'aller visiter, ainsi que son frère le lui a conseillé, les sites de la Grèce antique, l'hospitalière Gambie ou le mystérieux Antarctique avec un groupe de célibataires le fait vomir. Plutôt crever. Bon sang! se dit-il, tout à coup en colère, mais qu'est-ce qui peut bien lui passer par la tête, à Freek? Pourquoi pense-t-il que j'ai *un problème*? Et que je devrais *prendre ce problème en main*? Ses poings poilus forment deux boules sur la couette sans qu'il s'en rende compte. Dans sa tête, comme en bien des occasions, il maudit son cadet: Freek est un trouillard incapable de faire face à ce qui s'écarte de l'ordre des choses. De son ordre à lui. Henk ne relève pas de cet ordre-là. Henk est divorcé: première erreur. Henk est célibataire: deuxième erreur. Henk ne va pas en vacances: troisième erreur. Il pourrait égrener la liste à l'infini. Pas d'argent placé: erreur. Pas

d'Audi : erreur. Pas d'appartement à soi : erreur. Pas d'abonnement à la salle de sport : erreur. Ses poings imitent les mouvements du cœur, pompant la colère en lui, pareille à du sang noir, de sorte qu'il est empoisonné – son amour de la vie, sa vitalité. De lui-même, il se rappelle à l'ordre. La colère, ce n'est pas bon pour lui. Ça le rend amer et ça l'enlaidit. Ça le vieillit. Ça ne l'étonnerait pas si ça le faisait grossir, or ce n'est pas du tout ce qu'il recherche.

Saskia. Le prénom de sa collègue. Elle est gracile, se tient les cheveux en blond, a un regard dur. Et Henk sait ce qu'elle voit quand elle le regarde : un vieux type fatigué, trop gros et plus tout à fait à la page. La vieille garde. En route vers la sortie. L'inverse n'est pas vrai : elle n'a pas conscience de la façon dont lui la voit. La jeune garde. Plus de savoir que d'expérience. Plus d'énergie que d'intelligence, comme les génisses. Leur conversation de la veille s'est déroulée dans l'atmosphère intime et contemplative qui s'installe parfois en fin de rotation à une heure tardive, en particulier lorsqu'aucun patient du service n'est mort. Les pauvres diables vont s'éteindre au cours de la rotation suivante, ou d'une autre, qui sait ? en attendant ils sont encore en vie. Leur tâche accomplie, Saskia et lui buvaient un café dans le poste de soins tout en parlant du cœur. Un organe merveilleux, il a dit. Il incarne nos sentiments les plus profonds. Connerie, a rétorqué Saskia. Rien que de la sensiblerie.

Il pense alors à Groucho Marx et éclate de rire. *I intend to live forever, or die trying.* Grâce à ce rire, son irritation est

évacuée. Il s'étire encore une fois puis se redresse en réalisant qu'il a devant lui un long week-end sans la moindre obligation. Pas mal. Le soleil tombe sur le plancher couleur foie de veau et sur les rayonnages en bouleau des bibliothèques qu'il a lui-même fabriquées. Il habite ici depuis son divorce, cela fait trois ans. Le rez-de-chaussée du petit immeuble sis sur la Nieuwstraat est occupé par un couple âgé et grincheux, lui occupe le premier et le deuxième étages. Située au second, la chambre ouvre sur les toits voisins ainsi que sur un embrouillamini de jardins, de remises et de venelles. La lumière afflue par deux côtés, mais comme personne ne peut voir l'intérieur de la pièce, elle donne l'impression de flotter au-dessus de la ville. C'est sa cabane perchée en haut d'un arbre, son nid-de-pie. Là, il savoure la sensation d'être détaché de tout. Là, il est libre, affranchi de toute attention, loin du tumulte qui accompagne de la fréquentation des humains. Ses yeux passent sur les étagères qui dégorgent de livres ; il les connaît tous, sur un mode personnel, chacun revêtant pour lui une signification particulière. Ce dos orange pas bien large, par exemple, un bouquin formidable. Il l'a lu l'année de son divorce. Lydia ne l'a pas aimé du tout. Peut-être est-ce cela qui a fait pencher la balance : une personne qui ne considère pas que ce livre est formidable ne vaut rien, point barre.

Il se redresse un peu plus, les pensées déjà ailleurs, plus loin, à la proue de sa vie. Ça se précipite maintenant. Les informations collent, attachent, font des grumeaux, ; peu à peu, elles deviennent assez consistantes. Il peut dès lors se lever. Ce qu'il

fait, animé d'une joie de vivre, souriant à ce samedi de liberté qui, tel un enfant, sautille devant lui.



Henk est un homme réfléchi. Il estime qu'il s'agit là d'une qualité et accepte par conséquent son incapacité à renvoyer la balle, du tac au tac ou avec élégance, à un interlocuteur. Parfois cependant, ça le contrarie, comme hier soir avec Saskia. Elle parlait, il écoutait. À deux ou trois reprises, il a essayé de nuancer ce qu'elle avançait ou de lui opposer un argument, mais elle ne semblait pas même l'entendre. Son assurance le dérangeait. Il n'aime pas les gens qui ont un avis tranché, moins encore quand ce sont de jeunes gens – ceux-ci auraient un certain mérite à reconnaître qu'ils défendent des points de vue bornés.

Certes, elle était trop catégorique, mais avait-elle pour autant tort? Que lui aurait-il objecté s'il avait été doué d'un sens aigu de la répartie? Quelque chose dans ce goût-là: On est d'accord, Saskia, le cœur est une pompe, mais comme presque toutes les parties du corps, c'est un peu plus que cela. Le corps se prête facilement à la personnification de ce qu'on pense, de ce qu'on ressent. On a les doigts qui nous démangent. On a bon dos. On a du nez. Et quand on est amoureux, on sent notre poitrine gonfler, ce qui nous fait dire qu'on a le cœur qui déborde. Le langage jaillit naturellement du corps, c'est cela que je voulais souligner. Maintenant, j'ai une

question : qu'est-ce qui te contrarie au juste ? Tu estimes qu'on ne devrait pas user et abuser du corps comme source de métaphores ? Qu'entends-tu par *sensiblerie* ? Pour être honnête, je pense que tu n'en as aucune idée. Ton assurance et ton flot de paroles, les répétitions auxquelles tu recours et la façon dont tu fais fi de mes arguments n'expriment en rien une conviction, uniquement l'inconséquence de ta jeunesse. Ce que tu viens de dire ? C'est une manière de te décharger de la tension que notre travail, indubitablement.

– J'ai vingt-huit ans. Ce n'est pas si jeune que ça.

– La jeunesse n'est pas qu'une question d'années, Saskia. À mes yeux, tu es jeune parce que toute capacité de réflexion te fait défaut. Tu exprimes haut et fort des sentiments sans vraiment les comprendre, leur attribuant la première signification qui te viens à l'esprit pour mieux t'en débarrasser. Mais une fois qu'on a dit ça...

– Non mais dis donc !

– Une fois qu'on a dit ça, Saskia, je constate que tu as soulevé un point intéressant. Le cœur pompe, le sang coule. On est *poudre*. Plus précisément, de la poudre biologique animée. Il s'agit là d'un constat factuel que beaucoup, c'est étonnant, refusent de reconnaître. Rien que de la poudre ! Comment peux-tu soutenir cela ? Quelle froideur ! Quelle morosité ! Résister revient à penser qu'on est plus que de la simple poudre. Qu'on a une âme ou un esprit, un dieu intérieur, un truc noble ou spécial qui nous élève au-dessus de la *matière triviale*. C'est un sentiment porteur de l'écho des

siècles au cours desquels on se croyait spéciaux, la couronne sur la Création ou le point final logique et magnifique de l'évolution, mais aujourd'hui, on est bien mieux informés. Rien ne nous a prévus, voulus ou conçus. Rien ne nous rend nécessaire. Contrairement à bien des gens, je trouve cette idée grisante et libératrice. On peut agir à notre guise, on est donc réellement libres, en aucune façon liés à une destinée ou une rédemption. En d'autres mots, Saskia, tu as raison. On est poudre

– C'est ce que je m'escrime à te dire!

– C'est en effet ce que tu as dit et ce que j'appuie. On est faits *de poussière et de temps*, pour reprendre une formule de Borges. Tu sais qui c'est? Non, bien sûr que non. Poussière et temps. Je suis de la poudre qui existait des milliards d'années avant ma naissance et qui, par chance et pour mon bonheur, a pris en 1961 la forme que tu vois. Avec ma mort, elle perdra cette forme. Cette perspective me paraît bien triste – malgré ses défauts évidents, ma forme, j'y suis attaché –, mais qui sait si des parcelles de la poudre qui porte aujourd'hui mon nom ne se réassembleront pas un jour en d'autres formes, un chat ou un nuage, un roman ou un baiser. Est-ce trivial? Est-ce froid ou sans cœur? Au contraire, j'y vois de la *grandeur*: une histoire grandiose et captivante qui...

Soit, mais Henk n'a pas le sens de la répartie. En homme réfléchi, il préfère peser le pour et le contre avant de parler, ce dont il lui arrive de payer le prix. Au volant, en rentrant chez lui hier soir, il a bissé la conversation avec Saskia, mais cette

dernière n'était plus à côté de lui. Il n'y avait personne et, bien qu'il se soit livré à cet exercice avec un certain plaisir, la solitude lui a pesé. Il a emprunté l'A9, pris la sortie Driemond puis longé le canal, tourné à gauche, à droite, est entré dans Weesp, tout droit sur les pavés en direction de l'hôtel de ville qui se dressait, massif, contre le ciel de la nuit d'été, puis encore à droite pour s'engager sur le quai bordé d'habitations.

Pour faire court : il était seul.



Le chien n'est pas d'aplomb. Canaille suit Henk, comme toujours, mais ce n'est pas de bon cœur. De temps à autre, il s'arrête, haletant, langue molle pendouillant sur le côté, plus ou moins en signe de reproche.

« Viens, bonhomme ! »

Henk s'efforce d'adopter un ton enjoué, mais perçoit dans sa voix l'inquiétude qui l'habite. Canaille n'est pas d'aplomb. Henk ne reconnaît pas son animal. Pas vraiment. Le chien lui est presque un étranger. Et il a l'impression d'être lui-même devenu un étranger pour le chien. Le naturel avec lequel l'animal répond d'ordinaire à ses sollicitations, le regarde en paraissant toujours savoir où il est et ce qu'il veut, a disparu. Cette distance entre eux trahit ce qui se passe : Canaille est malade. Il n'est ni vieux, ni fatigué, ni accablé par la chaleur, il n'a rien mangé d'avarié, non, il est malade. C'est ce que fait la maladie : elle nous éloigne des rapports normaux qu'on entretient

au quotidien, nous réduits à l'état d'étrangers les uns pour les autres. Elle détruit le naturel grâce auquel on est qui l'on est et ce que l'on est. Elle nuit à toute forme d'intimité. Les voici donc tous deux de chaque côté d'un précipice, en train de se regarder, Henk éprouvant une peur paralysante dans la poitrine et Canaille éprouvant, euh... voyons... Henk n'en sait rien.

Mais il persévère. Il ne faut pas décourager le chien. Plutôt l'inciter à réintégrer un monde familial. Il doit rester dans son rôle afin que le chien le reconnaisse. Le patron, c'est lui. Il est l'homme à la démarche ferme, qui agite la laisse à laquelle Canaille n'est pas attaché. Il est l'homme que traversent des idées, celle-ci par exemple : « Viens ! »

Il se remet en marche et trottine le long des eaux du Vecht. Canaille, Henk le sait, aime courir. Courir, c'est excitant. Courir, cela sous-entend : attraper un bandit, chercher une balle ou rapporter une proie ; aussi, le chien aime courir derrière lui, aboyant, excité, débordant de vie.

Au bout de quelques mètres à peine, Henk constate qu'il fait beaucoup trop chaud pour songer à un effort sérieux. Toutefois, hors de question de revenir sur ses pas puisqu'il faut inciter le chien à retrouver ses habitudes. Courageux, il trottine. Il est habillé pour faire un jogging. Il porte un pantalon de survêtement et un vieux tee-shirt délavé gagné lors d'une tombola de l'association du personnel. *Adhères à l'AdP*. Depuis plus d'un an, ses baskets trahissent un réel manque de discipline : elles sont comme neuves. De temps à autre,

l'augmentation progressive de son poids l'amène à prendre la pieuse résolution d'aller courir régulièrement (et quoi qu'il en soit de manger moins, d'éviter les dés de fromage à l'apéro, d'instaurer des jours de la semaine sans une goutte d'alcool et de ne mettre sous aucun prétexte du sucre dans le café), mais en général, après trois ou quatre footings, il abandonne. On ne peut pas supprimer tous les petits plaisirs, se convainc-t-il, la vie est trop courte. Mais si tu ne cours pas, assène Freek de vive voix ou insidieusement, tu la raccourcis encore un peu plus.

Il court. Il transpire. Il attend les légers tic tic des pattes sur l'asphalte, des aboiements, mais rien ne se produit, et quand il jette un coup d'œil en arrière, il constate que Canaille ne le suit pas. Le chien s'est couché dans l'herbe au bord de la chaussée. Henk s'arrête, repart dans l'autre sens, s'agenouille près de l'animal qui pose sur lui un regard n'offrant aucune prise. Ce que le chien ressent échappe à Henk. Ce dernier lui caresse la tête, fait passer une des oreilles soyeuses entre son pouce et son index, ainsi qu'il aime à le faire.

« Ben alors, bonhomme... »

– Il a soif, j'imagine... »

La voix féminine le prend totalement au dépourvu. Absorbé par l'état de son chien, Henk, comprend Henk en se retournant, n'a pas prêté attention à ce qui l'environne. La femme se tient près d'une grille ornementale qui lui arrive à la taille ; la grille permet d'accéder à un enclos bordélique au sol tapissé de dalles rugueuses, attendant à une péniche. Ici, une pile de

vieilles planches, grises d'usure et d'âge. Là, dans un fatras de pots, de boîtes de conserve et de casseroles se dressent des plantes aux stades les plus variés du bien-être floral – de l'exubérante floraison à l'ultime flétrissure. Un cyclomoteur, en grande partie démonté, cerné de pièces et d'outils, bloque l'accès à l'habitation aquatique. La femme, elle aussi, semble un tantinet démantelée. Belle jadis, Henk le devine, mais cela ne date pas d'hier. Les années sont plus dures avec les femmes qu'avec les hommes. Non, il se corrige, pas les années, les hommes. Ils sont plus durs envers les femmes qu'envers eux-mêmes. Henk se considère comme un féministe, aussi sa rectification le satisfait. Revers de la médaille : à chaque réflexion qui lui vient à propos des femmes, il perd toute assurance – lui, il : un homme, après tout. C'est ce qu'il se passe en cet instant. Paralysé par l'afflux de cette rinçure de pensées sur les injustices que les hommes font subir aux femmes, il omet de répondre et reste immobile. Ça n'a aucune importance. La femme ne fait pas attention à lui, elle n'a d'yeux que pour le chien.

« Regardez-moi ça, dit-elle, ce pauvre diable... »

Canaille est allongé, pattes avant étendues devant lui et pattes arrière repliées sous lui, de sorte que ses hanches saillent du dos. Il halète. La langue pâle suggère qu'il est malade, on dirait une vieille lavette toute sèche. La femme fait demi-tour et revient une minute plus tard, une gamelle d'eau à la main. Elle ouvre la grille, traverse le chemin et pose la gamelle à côté

du chien. Canaille n'est pas intéressé. Il regarde Henk. Henk rapproche l'eau de sa gueule.

« Tiens... »

À présent, le chien prend quelques lampées, d'abord machinalement, puis avec un peu plus d'énergie. Voici même qu'il se redresse. En un rien de temps, sa queue balaie avec enthousiasme la chaleur de juillet.

« C'est bien, bonhomme, c'est bien... »

À son tour, la femme s'agenouille près de l'animal. De ce fait, Henk se retrouve tout à coup côte à côte avec une inconnue sur les bords du Vecht. Ça l'embête. D'autant plus que la distance entre eux est trop réduite à son goût – il perçoit la chaleur du corps de la femme, respire l'odeur de sa peau – or cela génère une tension en lui, il a envie de se redresser. Ce dont il s'abstient, de crainte qu'elle ne prenne sa réaction pour de la mufflerie. Au préalable, établir un semblant de contact. Il caresse la tête du chien qui boit.

« Apparemment, il en avait besoin, merci.

– Faut dire que ça cogne...

– Il paraît que c'est le mois de juillet le plus chaud depuis 1897.

– Oui, le climat, tout ça... »

À ce stade, les convenances l'autorisent à se redresser. Le chien continue de laper l'eau. Henk se demande si c'est vraiment aussi simple que ça: aurait-il donné trop peu à boire à Canaille? Il aimerait le croire, mais l'inquiétude suscitée par le comportement de l'animal ne se laisse pas aussi facilement

refouler. Il n'empêche, il se remet à respirer. Des eaux du fleuve émane une légère odeur de pourriture, qui n'est pas pour autant désagréable. Plus loin, l'air au-dessus de la chaussée vibre, une chaleur qui va tout paralyser au fil de la journée. Il ferait peut-être bien de...

Attends voir. Il trouve la femme *attirante*. S'il ne s'est pas redressé tout de suite, ce n'est pas parce qu'elle était trop près de lui, mais parce qu'elle l'excite. Il en reste comme deux ronds de flan. Il y a une éternité qu'une femme ne lui a fait pareil effet, et, apparemment, il n'est pas parvenu à resituer d'emblée cette sensation de rut – le mouvement sous la poche, le sexe qui se signale, impatient, un peu comme Canaille à l'approche de l'heure de son repas. Henk pose les yeux sur le haut du crâne de la femme : les racines sont plus foncées que les longs cheveux grisonnants. Au niveau du dos, où le col de la robe bleue révèle la peau et l'absence de soutien-gorge. Il sent l'impatience de son sexe s'accélérer et enclencher le mode urgence – l'urgence de pousser la femme dans l'herbe, par exemple, et de la déshabiller, et de la, euh... Voyons, ça ne se fait pas. Effaré, il recule d'un pas, se retrouve sur la chaussée. La seconde suivante, un cycliste qui passe en trombe l'évite de justesse. Henk perçoit le déplacement de l'air chaud ainsi qu'une odeur douceâtre, peut-être une huile de massage, il perçoit aussi le sifflement des pneus sur l'asphalte. La quasi-collision a déséquilibré le cycliste. L'homme – c'est un homme, voit Henk, qui, par réflexe, a pivoté d'un quart de tour – fait un brusque écart vers le milieu de la route, vacille,

zigzague, corrige par miracle sa trajectoire et, indemne, se remet à pédaler. Mais il est fâché. Enfin rétabli sur sa selle, il se retourne et dresse le majeur de sa main droite. Henk est déstabilisé, il n'a pas fait exprès, il a agi sans malice, tout au plus avec maladresse; de surcroît, aucun dommage n'est à déplorer, alors où est le problème? quelle réaction idiote, quel connard, et voilà que, ouais, lui aussi lève la main, majeur pointé en l'air dans un réflexe typique de mâle, stimulé par le poison de la testostérone.



L'appartement est curieusement calme et désert. Après l'exubérante lumière du dehors, il paraît crépusculaire. Henk a l'impression de ne pas être le bienvenu, se sent presque un intrus, voilà peut-être pourquoi il se comporte d'une façon qui ne lui est pas coutumière: il ouvre le frigo d'un coup sec. Mettant trop de force pour écarter les rabats de la brique de lait fermenté, il les déchire. Une fois son verre vidé, il le repose brusquement, près de l'évier. Puis, alors qu'il reprend son souffle après avoir bu d'un trait le liquide épais, un souvenir désagréable s'impose à lui. Il n'a absolument aucune envie de voir resurgir cet épisode de sa vie, mais pas moyen d'y échapper, la meilleure option est donc de le traverser pour s'en extirper au plus vite. Il y a environ cinq ans, il est rentré chez lui dans des circonstances peu ou prou similaires, pas ici bien sûr, mais à Amsterdam, par une journée tout aussi chaude.